

D1

2667 1

89





1529

LE PLAIGIAIRE.

Letzkau



100
S. 1

100/100



LE PLAGIAIRE,

C O M E D I E

En Vers, & en trois Actes.

De Monsieur DE BOISSY,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, le premier Février

1746

Le prix est de trente sols.



A P A R I S,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques,
à l'Ecu de France.

M D C C X L V I

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A C T E U R S.

LA COMTESSE.

LUCILE, *Nièce de la Comtesse.*

LE MARQUIS, *Amant caché de Lucile.*

LE BARON, *Rival secret du Marquis, &
Amant déclaré de la Comtesse.*

LISE TTE, *Suivante de la Comtesse.*

M. DU BERCEAU, *Artificier, Décorateur
& Maître de Ballet.*

CORALINE, *Danseuse.*

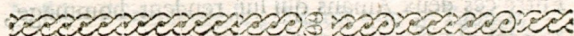
ARLEQUIN, *Valet du Baron.*

La Scène est à Paris chez la Comtesse.





LE PLAGIAIRE,
COMEDIE.



ACTE I.



SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.



As-tu fait tes efforts pour dévoiler ma Nièce ?

LISETTE.

Madame, j'ai perdu près d'elle mon adresse.

Son air paroît ouvert, son cœur ne l'est jamais,

A ij

LE PLAGIAIRE,

On ne peut pénétrer dans ses replis secrets ;
A le developper, vainement on s'attache,
C'est par timidité, peut-être, qu'il se cache.

LA COMTESSE.

Non, c'est son naturel, l'air d'ingenuité
Ne sert qu'à mieux couvrir sa sombre obscurité ;
Ce défaut, il est vrai, s'accroît par ses allarmes ;
Elle croit que je suis jalouse de ses charmes,
Que je veux lui ravir les cœurs qu'elle a conquis,
M'attacher le Baron, ou gagner le Marquis :
Entre ces deux Amans qui lui rendent hommage,
Son injuste soupçon en secret se partage ;
Et moi, pour l'en punir, j'aime à le redoubler,
En affectant pour eux ce qui peut la troubler ;
Au Baron le matin mon cœur fait des avances ;
Le soir pour le Marquis j'ai mille préférences ;
Je me plains du veuvage, & pour mieux l'éfrayer,
Je parle exprès tout haut de me remarier.

L I S E T T E.

Quand on est, comme vous, jeune & belle, Ma-
dame,
On peut former ce nœud, sans crainte qu'on le
blâme.

Orpheline, sans biens, espérant tout de vous,
Vous peut-elle un moment disputer un époux ?
D'une figure aimable, envain elle est ornée,
Une beauté sans dot se voit abandonnée.

COMEDIE.

Le Baron , j'en suis sûre , aspire à votre main ,
Et le Marquis lui-même a le même dessein.
Le premier , dans ses vers , célèbre vos conquêtes,
L'autre vous rend des soins , & vous donne des
fêtes.

LA COMTESSE.

J'en reçois les honneurs , Lucile en est l'objet ,
Je n'en suis pas la duppe , & j'en ris en secret ;
Mais sur-tout du Baron. Aux vers dont il m'hon-
nore ,

Je feins d'être sensible , il croit que je l'adore.
Une femme sensée , à se moquer d'un fat ,
Goute , je te l'avouë , un plaisir délicat.
C'est ma fête aujourd'hui , pour la rendre parfaite,
Je veux la célébrer à leurs dépens , Lisette.
Je m'en fais une , au fonds , de les embarrasser ,
Et ma Nièce avec eux.

LISETTE.

On ne peut mieux penser ;
Mais de ces deux Amans , qui croiez-vous qu'elle
aime ?

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'elle cache avec un soin extrême ,
Et ce que mes regards brûlent de découvrir ;
Avant la fin du jour j'espere y parvenir.
Ce n'est pas qu'à son choix je veuille être con-
traire ,

A üj

6 LE PLAGIAIRE ,

Non , je veux pour son bien changer son caractere.

Avant que d'assurer le bonheur de ses jours ,
Par ma ruse je veux combattre ses détours ,
L'obliger d'en rougir & d'être enfin sincere :
Le Marquis vient , jouons l'aimable à l'ordinaire.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LISETTE, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS *lui présentant un bouquet,*

MAdame , je prévins les pas de mon rival ;
Si l'esprit a sur vous un ascendant fatal ,
Mes fleurs ne vaudront pas celles qu'il vous prépare ;
Mais si le sentiment y met un prix plus rare ,
Je me flatte d'avoir l'avantage sur lui.
Mes ordres sont donnés pour les jeux d'aujourd'hui ,

Agréez-en l'hommage , & soyez-en la Reine ,

LA COMTESSE.
J'accepte cet honneur , & j'en suis toute vainne ,
Pour soutenir l'éclat où je dois me montrer ,
Je vole à ma toilette , & je cours me parer.
A la reconnoissance un pareil choix m'invite ,

COMEDIE. 7

Marquis , il recevra le doux prix qu'il merite.

LE MARQUIS *lui présentant M.
du Berceau.*

Je dois vous présenter , Madame , auparavant
Cet homme merveilleux.

LA COMTESSE.

Quel est donc son talent ?

M. DU BERCEAU.

Je puis sans vanité m'appeller un génie ,
J'exerce innocemment tout l'art de la magie ,
D'un seul coup de sifflet je bâtis un Château ,
Je change un mont en plaine , une Ville en Ha-
meau ;

Maître des Elémens je fais trembler la terre ,
J'allume les éclairs , je lance le tonnerre ;
Au milieu de Paris je fais couler les mers ,
Et descendre les cieux , ou monter les enfers ;
Par un contraste enfin des plus inconcevables ,
Je fais danser les Dieux , & voltiger les Diables.

LA COMTESSE.

C'est un art surprenant.

M. DU BERCEAU.

J'en possède un plus beau :
La poudre entre mes mains devient un vrai pin-
ceau ;
Mes touches , mes couleurs sont si bien ordon-
nées .

LE PLAGIAIRE,
Mes croix de Chevalier, sur-tout, sont dessinées
Dans un vrai si parfait, que l'œil en est surpris ;
Et mes nombreux Soleils sont toujours applaudis.
La flâme, sous mes doigts, prend la forme de
l'onde.

Tantôt c'est un jet d'eau, qui jaillit à la ronde,
Tantôt une cascade, & tantôt un torrent.
J'offre chaque semaine un tableau différent.
Aujourd'hui c'est... l'Atlas, demain la Pyramide,
Et pour faire un lieu plein d'un endroit souvent
vide,

J'ai produit un Berceau, chef-d'œuvre si vanté,
Si couru que le nom m'en est depuis resté.

LA COMTESSE.

Vous ! Monsieur du Berceau ! cet homme qu'on
renomme !

Ce grand Artificier !

M. DU BERCEAU.

C'est ainsi qu'on me nomme.

Je suis en même-tems Machiniste parfait,
Décorateur unique, & Maître de Ballet.

LA COMTESSE.

Ah ciel ! que de talens cet étranger rassemble !

M. DU BERCEAU.

Je les veux dans ces lieux faire briller ensemble.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis enchantée, & rends grace au Marquis,

De

COMEDIE 9

De vous avoir , Monsieur , conduit dans ce logis.

M. DU BERCEAU.

Pour répondre , Madame , à cet accueil honnête ,

Et pour mieux célébrer le jour de vôtre fête ,

Je prétens vous servir trois plats de mon métier ,

Comme Peintre d'abord j'offrirai le premier :

Un temple tout nouveau formera cette entrée.

Il fera du fracas , s'il n'est pas de durée.

Comme Maître à danser , après je donnerai ,

Un divertissement , que j'intitulerai

Le balet des oiseaux. Chaque espece y figure.

Il vous amusera , selon ma conjecture.

Puis nous couronnerons un jour si solénnel ,

Par un feu d'artifice , appelé l'arc-en-ciel.

LA COMTESSE.

De vos talens pour nous , vous êtes trop prodigue.

M. DU BERCEAU.

Cet ouvrage pour moi n'est pas une fatigue.

S'il peut vous divertir , il me délassera.

LA COMTESSE.

Je cours donc m'habiller pour voir tous ces jeux-là.

M. DU BERCEAU.

Daignez ne pas tarder , car la première fête ,

Dans demi-heure au plus , Madame , sera prête.

LA COMTESSE.

On n'a qu'à m'avertir , dès qu'il en sera tems ,

B

10 LE PLAGIAIRE;
LE MARQUIS.

Oui, nous irons vous prendre.

LA COMTESSE.

Adieu, je vous attends.

SCENE III.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS.

M On hommage en public à la tante s'adresse,
Mais j'offre tous mes vœux en secret à la nièce.
C'est à present, mon cher, que j'implore vos soins,
Pour forcer sa reserve à me voir sans témoins.

M. DU BERCEAU.

Je veux à la faveur du Balet que j'apprête,
Je veux vous procurer un si doux tête à tête,
Et la trompet si bien par un coup de mon art,
Qu'il paroisse à ses yeux, un effet du hazard.
Je serai plus adroit qu'elle n'est pénétrante,
Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Comme elle craint sa tante,
Qu'elle est d'ailleurs portée à se cacher par goût,
Jusqu'au moindre regard, elle m'interdit tout.

Bien plus , elle m'a fait une expresse défense ,
De mettre un tiers ici dans notre confiance ,
Sous peine d'attirer son indignation.

M. DU BERCEAU.

Soyez sûr aujourd'hui de ma discrétion.
Vous en avez , Monsieur , un garant admirable.

LE MARQUIS.

Quel garant ?

M. DU BERCEAU.

Votre argent. Ce métal agréable
M'a subjugué le cœur. Oûi , foi d'Italian ,
Je ferai tout pour vous , vous me payez trop bien.

LE MARQUIS.

Mes vœux....

M. DU BERCEAU.

Seront remplis , j'ose vous le prédire,
Pour hâter l'entretien que votre amour desire ,
Je vais tout disposer. Dans peu je vous rejoins ;
Daignez ici m'attendre , & comptez sur mes soins.

Il sort.

S C E N E I V.

LE BARON , LE MARQUIS,

LE BARON.

JE te trouve à propos.

B ij

12 LE PLAGIAIRE ;
LE MARQUIS.

Une affaire me presse.

LE BARON.

Ecoute un seul moment , avant que je te laisse ,
Je veux sçavoir ton goût sur un écrit nouveau ,

LE MARQUIS.

Tu choisis mal ton tems , je roule en mon cerveau...

LE BARON.

Un air de violon.

LE MARQUIS.

Non , c'est une musette ,

Tu l'entendras bien-tôt ; d'honneur , elle est parfaite ,

LE BARON.

Oh ! mes Vers ne sont pas moins seduisans.

LE MARQUIS.

Des Vers !

Quoi ! ne reviendras-tu jamais de ce travers ?

Etouffe ou cache au moins ta rage Poétique ,

LE BARON.

Mais tu composes , toi , souvent de la Musique ,

Quand tu chantes , je puis rimer.

LE MARQUIS.

Non , Baron , non.

LE BARON.

Mais les Vers sont , je crois , d'aussi bonne maison.

LE MARQUIS.

Point du tout. La Musique est un talent aimable ,

COMEDIE.

Qu'un Seigneur même apprend pour se rendre
agréable,

Mais la rime, entre nous, est un art roturier,
Qu'un homme comme toi doit rougir d'employer.

LE BARON.

La Poësie, un art roturier! Quel blasphème!
C'est le don de l'esprit le plus grand en soi-même.
C'est la langue des Dieux. Chanter ré, mi, fa, si,
Jouer du Violon, est-il plus noble, di?

LE MARQUIS.

A son point d'excellence il faut porter la rime,
Où. . .

LE BARON.

Mes Vers sont marqués au vrai coin de l'estime;
Et pour t'en mieux convaincre, écoute ce mor-
ceau.

LE MARQUIS.

Où tes Vers sont frappés, tu les prens dans Rouf-
seau.

LE BARON.

Et les airs que tu fais, comme ceux que tu chantes;
Marquis, sont la plûpart dans les Indes Galantes.

LE MARQUIS.

Pour te prouyer, Baron, le contraire à l'instant.
Ecoute un air de flutte aussi neuf que brillant.

Il chante.

LE BARON.

Prête plutôt l'oreille à ma nouvelle fable.

84 LE PLAGIAIRE;
LE MARQUIS.

Non, non, écoute-moi, mon air est préférable.

LE BARON *déclame.*

Un Pigeon ressentoit l'amour le plus ardent
Pour une Colombe discrète.

LE MARQUIS *jouë & l'interrompt.*

LE BARON.

Ah! suspens les accords de ta voix indiscrete:

Entens, entens mes Vers, sens-en tout l'agrément

Il reprend.

Pour une Colombe discrète,

Un Pigeon ressentoit l'amour le plus ardent.

Elle ignoroit l'excès de sa flamme parfaite.

LE MARQUIS *l'interrompt toujours*

en chantant & le poursuit.

LE BARON *piqué.*

Que le diable t'emporte exécration chanteur!

Je bouche mon oreille, & je fors de fureur.

Cesse de me poursuivre, arrête-toi barbare:

Pour éviter tes sons je fuis au Tartare.

Il sort.

SCENE V.

LE MARQUIS *seul éclate de . . . e.*

J'En suis grace à mon chant, j'en suis débarassé,

COMEDIE: 25

Par le Musicien le Poëte est chassé ;
J'ai chargé le premier exprès pour m'en défaire.
Quel fléau qu'un rimeur d'un pareil caractere !
C'est peu de r'habiller un Poëme emprunté ,
Il a la rage encore , ou l'inhumanité
De vous assassiner de son cruel ouvrage ,
Et malheur à celui qu'il trouve en son passage.
Il ne le quitte pas, qu'il ne l'ait assommé.

SCENE VI.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

Tout est prêt maintenant , Monsieur.

LE MARQUIS.

J'en suis charmé.

M. DU BERCEAU.

Je sçaurai vous soustraire aux yeux de la Comtesse ;
Vous allez bientôt seul entretenir la nièce ;
Sans qu'aucune des deux soupçonne notre accord.

LE MARQUIS.

Je brûle. . . .

M. DU BERCEAU.

Les voici. Modérez vos transports.



SCENE VII.

LE MARQUIS. M. DU BERCEAU,

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *au Baron dans le fond du Théâtre.*

Vous allez en juger, sur votre goût je compte.

Au Marquis & à M. du Berceau.

Messieurs je vous prévieni.

LE MARQUIS.

Votre Toilette est prompte.

LA COMTESSE.

Le soin de me parer m'occupe peu de tems.

LE BARON.

La parure est aisée avec tant d'agrémens.

M. DU BERCEAU.

Il est tems de montrer si ma main est habile

A bien construire un Temple.

LE BARON.

Ah ! Morceau difficile !

LA COMTESSE.

A qui le dressez-vous ?

M. DU BERCEAU.

C'est au Dieu du secret.

Le silence y conduit le seul amant discret.

LUCILE.

COMEDIE.

27

LUCILE.

Ah! ce choix est heureux , on ne peut davantage,
Et le Dieu du secret mérite notre hommage.

LA COMTESSE.

Il a sur-tout le vôtre, & c'est au fond du cœur,
Celui que vous servez avec le plus d'ardeur.

LUCILE.

Pouvez-vous m'en blâmer ? ne doit-il pas nous
plaire ?

Le monde nous en fait un devoir nécessaire ;
Et si par lui souvent notre sexe est frondé,
C'est pour l'avoir trahi , non pour l'avoir gardé.

LE BARON.

Il n'est pas cependant dans le siècle où nous som-
mes,
L'idole du beau sexe ?

LUCILE.

Encore moins des hommes.

LE MARQUIS.

Plus d'un le sert encore , & même sans espoir.

LA COMTESSE à *M. du Berceau*.

Décrivez-nous son Temple avant que de le voir.

M. DU BERCEAU.

Madame , il est fondé sur la délicatesse ,
Servi par les amours , & fait pour la tendresse ,
Décoré par le goût , embelli par les jeux ,
Et quiconque y parvient , est certain d'être heureux.

C



LE PLAGIAIRE,
LE MARQUIS.

Ah! je voudrois déjà qu'on m'en ouvre la porte.

M. DU BERCEAU.

Les amans délicats s'y rendent sans escorte,
Dès que le Soleil luit, dès qu'on voit les Coquettes,
Et des Marquis du jour, les troupes indiscrettes,
Mais dès qu'avec fracas on entre dans ce lieu,
Le Temple disparoît aussi-bien que le Dieu.

LE BARON.

Je trouve cette idée assez ingenieuse.
Si l'exécution, Madame, en est heureuse,
Je crois qu'elle plaira.

LA COMTESSE.

Voyons donc promptement.

M. DU BERCEAU.

Votre désir fera rempli dans le moment,
Madame, & vous, Monsieur, au Baron, avancez-
vous de grace,
Pour bien voir le coup d'œil, voici la bonne place.



SCÈNE VIII.

Le Théâtre change & représente le Parvis d'un Temple, dont la porte est fermée. La Comtesse & le Baron sont en dedans. Lucile & le Marquis sont en dehors.

LUCILE, LE MARQUIS.

LUCILE.

Nous sommes en dehors, & le Temple est fermé,
Je suis seule avec vous, j'ai l'esprit allarmé.

LE MARQUIS.

Je ne vois point d'issuë. Il n'est que cette porte :
Il fait ses efforts pour l'ouvrir, mais inutilement.
Et je ne puis l'ouvrir.

LUCILE.

Je veux sortir, n'importe!

LE MARQUIS.

Vous ne le pouvez pas. C'est un hazard heureux,
dont je dois profiter pour sçavoir si mes feux.

LUCILE.

Non, non, n'attendez pas qu'ici je vous écoute ;
Vous avez préparé cet incident sans doute . . .
C'est un tour . . .

LE PLAGIAIRE,

LE MARQUIS.

Du soupçon, mon amour est choqué.

LUCILE.

Monsieur !

LE MARQUIS.

Quelque machine à coup sûr a manqué.

Où le Décorateur a mal pris ses mesures ;
 Attendant que son art en prenne de plus sûres ,
 Et fasse disparaître à nos yeux ce Parvis ,
 Lucile , expliquez-vous. Dans le doute où je suis,
 Je ne sçaurois rester. Le supplice est trop rude.
 Je meurs vingt fois par jour de mon incertitude.

LUCILE.

Pour me faire parler, l'instant est bien choisi.

LE MARQUIS.

Grace à votre rigueur, je n'ai que celui-ci.
 Votre réserve outrée, & votre injuste crainte
 Tiennent toujours ma bouche & mes yeux en con-
 trainte,

Je n'ai depuis six mois que je vous aime enfin ;
 Je n'ai pu parvenir à vous baiser la main.

Il lui baise la main.

LUCILE.

Où, mais vous la baisiez, en parlant de la sorte.
 Partez.

LE MARQUIS.

Tout est fermé, le moïen que je sorte ?

COMEDIE. 27

Daignez donc m'éclaircir , suis-je aimé , parlez-
moi ?

LUCILE.

Je ne sçaurois , Monsieur , dans mon cruel effroi ;
Ma Tante est là-dedans , je crois qu'elle m'appelle.

LE MARQUIS.

Elle a des soins plus doux , le Baron est près d'elle.
Et je sçai que ses vers l'emportent sur mon chant.

LUCILE.

Depuis deux ou trois jours j'y vois du changement.
Vous fixez ses regards , Marquis , c'est vous qu'elle-
le aime ,

Elle doit faire choix d'un Epoux ce soir-même ;
Il tombera sur vous , ou je me trompe fort.

LE MARQUIS.

Vous me faites trembler , mais je m'allarme à tort ;
Et le Baron lui seul....

LUCILE.

Non , sur son cœur volage ;
Vos fêtes aujourd'hui vous donnent l'avantage.

LE MARQUIS.

Je les donne pour vous , la peur de l'épouser
M'oblige en ce moment à la desfabuser.

LUCILE.

Vous allez me livrer à sa jalouse rage ;
Un Couvent éternel deviendra mon partage.



LE PLAGIAIRE ;

LE MARQUIS.

Ne me cachez donc plus le fond de votre cœur ;
Que je puisse un instant y lire mon bonheur ,
Et si je suis aimé , donnez-m'en quelque preuve.

LUCILE.

Faut-il me voir réduite à cette dure épreuve ?

LE MARQUIS.

A votre caractère il en coûte un effort ,
Mais les momens sont chers , décidez de mon sort.

LUCILE.

Pouvez-vous jusques-là me faire violence ?
Mon cœur pour vous punir veut garder le silence.

LE MARQUIS.

A la Comtesse , moi , j'irai tout découvrir ,
J'entens du bruit, le Temple est tout prêt de s'ou-
vrir ,

Je vais lui déclarer que pour vous je soupire.

LUCILE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Parlez donc.

LUCILE.

J'aime mieux vous écrire.

LE MARQUIS.

M'écrire un billet tendre ?

LUCILE.

Oui , vous serez content ;

COMEDIE. 23

Trahissez mon secret , si ma bouche vous ment ,
Mais vous continuerez à tromper la Comtesse.

LE MARQUIS.

Oui , j'en fais le serment après votre promesse.

LUCILE.

Le Parvis disparoît , & dans l'éloignement ,
Je vois ma Tante , allez près d'elle promptement.

SCENE IX.

*Le Parvis disparoît , & l'on voit l'intérieur
du Temple.*

LE MARQUIS, LUCILE, LE BARON ;
LA COMTESSE, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS à la Comtesse

AH ! je benis l'instant qui vous rend à ma vuë,
J'ai maudit....

M. DU BERCEAU.

Pardonnez une faute imprévuë.

LA COMTESSE.

Les plus grands Maîtres sont sujets à se tromper ;
Mes regards ont d'ailleurs eu de quoi s'occuper.

M. DU BERCEAU.

Vos yeux sont-ils contents ?

LE PLAGIAIRE,
LE BARON.

Mais assez.

LA COMTESSE.

A merveille.

M. DUBERCEAU.

Je vais présentement regaler votre oreille,
Ecoutez l'ouverture. Elle peint le secret.*On joue l'ouverture.*

LE MARQUIS.

A la flutte, tout bas joignons mon chant discret.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

EH bien, mon art, Monsieur, vous a-t-il bien servi ?

LE MARQUIS.

J'en suis très-satisfait. La preuve, la voici.

Il lui donne de l'argent.

M. DU BERCEAU.

Vous ne sçauriez, Monsieur, m'en donner de meilleure.

LE MARQUIS.

Pour la faire expliquer, je n'avois qu'un quart d'heure,

Mais mon amour pressant l'a sçu mettre à profit,
J'aurai bien-tôt du sien, un garant par écrit.

M. DU BERCEAU.

Elle vous écrira, sans doute, un poulet tendre.

D

LE PLAGIAIRE ;

LE MARQUIS.

Elle me l'a promis. Il faut sans plus attendre ;
 Il faut , pour meriter un si charmant billet ,
 Nous surpasser , mon cher , par un second Balet.

M. DU BERCEAU.

Oh ! vous serez content d'un pas que j'imagine.

LE MARQUIS.

Qui l'exécutera ?

M. DU BERCEAU.

Ce sera Coraline.

Elle est de mon país , je suis sûr de l'avoir.

LE MARQUIS.

Tant mieux , nous serons tous enchantés de la voir.

M. DU BERCEAU.

Je lui donne un Danseur qui brille en caprioles ,
 Et Monsieur le Baron m'a promis des paroles ;
 Je les aurai bientôt , vous les mettez en chant ,
 Chacun doit de concert m'aider de son talent.

LE MARQUIS.

Les momens sont si courts , qu'on n'en est pas le
 maître ,

Pressez donc le Baron , mais je le vois paroître.



SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE BARON;
M. DU BERCEAU.

LE BARON à *M. du Berceau.*

Monsieur, voilà les vers que vous me demandez.

M. DU BERCEAU.

Par de bonne musique, ils seront secondés;
C'est M. le Marquis, qui sçait fort bien la game.

LE BARON *reculant du Marquis.*

Je crains ses airs de flute.

LE MARQUIS.

Oh! r'assure ton ame.
Je n'ai pas le loisir de jouer maintenant,
Adieu. Je te vais mettre en musique à l'instant.

LE BARON.

Prends bien garde que l'air soit fait pour les paroles,

De la gaité sur-tout, elles sont des plus folles.

LE MARQUIS.

Va tu n'y perdras rien, je souhaite aujourd'hui
Que le Musicien soit aussi-bien servi.
Quand l'ouvrage est goûté, c'est par notre art suprême,

D ij

S'il tombe , c'est toujours la faute du Poëme.

Il sort avec M. du Berceau.

SCENE III.

LE BARON *seul.*

CE discours est injuste , & pourtant des plus
vrais ,

Je veux réussir seul , ou tomber de formais ;
Rimons plutôt , rimons pour la seule Comtesse ;
Sa main fera le prix... Non , préférons la Nièce ;
Elle est belle , & les vers pour elle ont des appas ,
C'est là l'unique goût qu'elle ne cache pas ;
Elle en fait son étude , & m'a pris pour son Maître ,

Profitons de ce choix pour lui faire connoître....
Elle vient seule ici , l'instant est précieux ,
Et je vais le saisir.

SCENE IV.

LE BARON , LUCILE.

LUCILE *à part.*

LE Baron en ces lieux
Plus je le hais , & plus je lui fais politesse.

C O M E D I E. 29

Pour mieux cacher mon cœur , & tromper la
Comtesse.

LE BARON.

Je vous rencontre seule , & mon bonheur est
grand.

LUCILE.

Baron , à mon égard vous êtes négligent.

Vous ne m'avez rien lû de la semaine entiere ,

LE BARON.

Je vais tout réparer , ma charmante écoliere.

Voici des vers nouveaux. Comme le sentiment ,

Dont l'Auteur paroît plein , y regne uniquement ;

C'est aux Dames sur-tout qu'il soumet son ouvrage.

LUCILE.

Son nom ?

LE BARON.

Vous le sçavez , s'il a votre suffrage.

LUCILE.

J'en dirai mon avis. Voïons sans plus tarder.

LE BARON.

Personne mieux que vous ne peut en décider.

Il lit.

Pour une Colombe discrete

Un Pigeon ressentoit l'amour le plus ardent ,

Elle ignoroit l'excès de sa flamme parfaite ,

Tant il brûloit secrettement.

Il étoit moins hardi que ceux de son espèce.

Quoiqu'il souffrît de son tourment ,

Il n'osoit faire entendre auprès de sa Maîtresse ,

LE PLAGIAIRE ;

Son amoureux roucoulement.

LUCILE.

Que ce Pigeon est sage ! il prend la bonne route ;
Un oiseau si discret mérite qu'on l'écoute.

LE BARON.

Pour lui dans ce moment vous me donnez du cœur.

LUCILE.

Lisez , son ton prévient d'abord en sa faveur.

LE BARON *repréend avec enthousiasme.*

Pour une Colombe discrétte

Un Pigeon ressentoit l'amour le plus ardent.

Elle ignoroit l'excés de sa flame parfaite ,

Tant il brûloit sec rettement.

Il étoit moins hardi que ceux de son espèce.

Quoiqu'il souffrît de son tourment ;

Il n'osoit faire entendre auprès de sa Maîtresse

Son amoureux roucoulement.

Il bornoit toute sa tendresse

A contempler son agrément.

Son trop d'amour le rendoit bête ;

Mais il vint un moment qu'il sçut mettre à profit.

Ils se trouverent tête à tête ,

Et l'occasion l'enhardit.

Colombe de mon cœur , agréez mon hommage ;

Lui dit tout bas l'oiseau craintif.

Je n'ose vanter mon plumage ,

On en peut voir, dont l'éclat est plus vif.

COMEDIE.

81

Mais dans cet instant décisif,
Prêtez l'oreille à mon langage.
Il n'en est point qui soit plus expressif,
L'amour, le rendre amour lui-même
Ne pourroit pas gémir d'un ton plus doux.
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et le concert plus parfait entre nous,
Roucoulez avec moi, roucoulez, je vous aime.

LUCILE.

Tout sage qu'il paroît, le Pigeon est pressant,
Mais que dit la Colombe?

LE BARON.

Eh! rien précisément;
Le timide Pigeon attend qu'elle réponde.
Sa réplique.....

LUCILE.

Sera la plus douce du monde.

LE BARON.

Ah! faites-la pour elle. Il fera trop content.

LUCILE.

Que je la fasse, moi? ce discours me surprend.

LE BARON.

Oui, sans votre bonté tout son espoir succombe;
Vous voyez le Pigeon aux piés de la Colombe.

Il se jette à ses piés.

LUCILE à part.

Son cœur n'est pas nouveau. Punissons aujourd'hui

82 LE PLAGIAIRE ;

L'audace du Copiste, en nous moquant de lui.

au Comte.

Je pourrois m'offenser d'un aveu fait en prose,
Mais tout s'excuse en vers ; un rimeur, quoiqu'il
ose

Obtient notre indulgence ; il a le droit charmant,
De dire ce qu'il veut toujours impunément,
Tout ce qui me chagrine, & qui doit me confon-
dre,

Je n'ai pas le talent, Monsieur, de vous répondre.

LE BARON.

Nous pouvons soupirer tous deux à l'unisson.

LUCILE.

Ma Tante rompt l'accord. Adieu, charmant Pi-
geon.

LE BARON.

Avant que de sortir un seul mot favorable,

LUCILE.

La Colombe aujourd'hui veut païer votre fable,
Au moins d'une chanson, & court y travailler.

Elle sort.



SCENE

SCENE V.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

A Ma Nièce, Monsieur, vous venez de parler.
Elle sort interdite, & vous l'êtes vous-même.

LE BARON.

On ne sçauroit sans trouble aborder ce qu'on aime.

LA COMTESSE.

Quel est donc ce papier qu'avec soin vous cachez ?

LE BARON.

Des vers pour votre fête. Ils ne sont qu'ébauchés.

LA COMTESSE.

N'importe, voyons-les.

LE BARON.

L'ouvrage est trop informé.
Avant de vous l'offrir, souffrez que je réformé...

LA COMTESSE.

Ah ! vous faites l'Auteur. Lisez, ou bien je lis.

LE BARON *à part.*

Le cruel embarras ! Madame, j'obéis.

Il fait semblant de lire.

Dans ce beau jour. . . .

LA COMTESSE.

Après.

E

LE PLAGIAIRE,
LE BARON.

Marqué pour votre fête,

L'amour.

LA COMTESSE.

Eh bien ? l'amour.

LE BARON *lui offrant une fleur.*

Vous offre cette fleur.

Je voudrais que ce soir ... au gré de mon ardeur ...

Il s'interrompt.

Au gré de mon ardeur est mis là pour la rime.

Il exprime pourtant le beau feu qui m'anime,

Et vous excuserez.

LA COMTESSE.

Monsieur, finissez donc

Vous m'impatientez.

LE BARON.

Malgré moi je suis long.

L'endroit est raturé. C'est là ce qui m'arrête.

J'y suis.

Il reprend.

Dans ce beau jour marqué pour votre fête,

L'amour vous offre cette fleur.

Je voudrais que ce soir, au gré de mon ardeur,

Je voudrais que l'Himen en parât votre tête,

Et que ce fût en ma faveur.

Il s'interrompt.

Et que ce fût, est dur.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

35

Le souhait est flatteur.

Je veux avoir ces Vers , (*elle lui arrache le papier ,
& lit tout bas.*)

Les relire moi-même.

Colombe de mon cœur . . . ramagez , je vous aime.

Après avoir lû.

Ah ! voilà pour ma fête un fort joli Bouquet ,

Je ne m'étonne plus qu'on m'en fit un secret.

La Colombe discrète a tout l'air de ma Nièce ,

LE BARON.

Madame , un tel soupçon offense ma tendresse.

LA COMTESSE.

Le trouble de vos yeux sert à le confirmer.

LE BARON.

Votre amour , sur ces Vers a tort de s'allarmer ;

Puisqu'il faut devant vous dévoiler ce mystère ,

Sçachez , pour un ami , que je viens de les faire.

Le Pigeon circonspect , est un Abbé prudent ,

Et qui dans la Musique est sur tout fort sçavant.

Pour la Colombe , c'est une jeune Chanteuse ;

Comme l'Abbé lui trouve une voix très-flatteuse ,

Et que le son en est extrêmement touchant ,

Il lui veut en secret donner le goût du Chant.

LA COMTESSE.

Par un conte , Monsieur veut excuser sa Fable.

E ij

LE PLAGIAIRE,
LE BARON.

Croyez . . .

LA COMTESSE.

Votre conduite est doublement coupable,
Car vous êtes d'abord criminel , comme Auteur.

LE BARON.

Comme Auteur , moi , Madame ?

LA COMTESSE.

Où , comme Auteur , Monsieur.

Votre Pigeon discret est l'exacte copie
D'un Sérin que j'ai vu dans une Comédie
Qu'on a représentée au Théâtre François.

LE BARON.

Cette Pièce , Madame , est un de mes Essais.
Comme d'un bien à moi , j'en ai pu faire usage ;
Et ce n'est pas voler , que piller son ouvrage.
Chacun vous le dira. Ce droit nous est acquis ,
Nos plus grands Auteurs . . .

LA COMTESSE.

Où ; mais vous est-il permis ;

En qualité d'Amant , de trahir ma tendresse ,
De rechercher ma main , quand vous aimez ma
Nièce ;

Et de choisir l'instant , où j'allois être à vous ?

Ce procédé m'indigne , & mon juste courroux . . .

Mais non , dans ce moment je ne veux pas l'en
croire.

J'écouterai plutôt ma raison pour ma gloire.
Je prétens me venger de vous plus noblement
A votre amour, Monsieur, je donne un libre
champ.

Puisqu'aux fers de ma Nièce, un doux penchant
vous livre,

Ma bonté dans ce jour, vous permet de le suivre,
Je veux porter plus loin mon effort généreux.
Si son cœur se déclare en faveur de vos feux,
Je promets à son choix de donner mon suffrage;
L'amour est un nœud libre, & non un esclavage.
Adieu, je sens, Monsieur, d'autant moins cet af-
front,

Qu'il est ici des cœurs qui m'en consoleront.

à part, en s'en allant.

De ma feinte bonté, le fat sera la duppe.
Son erreur va servir au projet qui m'occupe.

S C E N E V I.

LE BARON *soul.*

J'Aurois trouvé mon compte à me voir son mari,
Mais on renonce au bien, pour un objet chéri.
Lucile est adorable, & je prens auprès d'elle.
N'y pensons plus, je dois mon cœur à la plus belle.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LUCILE.

Je viens vous retrouver dans l'appréhension.
Que ma Tante n'ait vu les Vers en question.

LE BARON.

Dissipez la frayeur dont vous êtes émuë,
Et souffrez que je donne une libre étendue
Au violent amour que je ressens pour vous :
La Comtesse , Madame , approuve un feu si doux.
Mon sort ne dépend plus que de votre réponse ,
J'attens dans ce moment que votre cœur prononce.

LUCILE.

J'aime la Poësie à l'adoration :
Mais je viens d'éprouver dans cette occasion
Que le goût sans talent nous devient inutile.
L'amour que j'ai pour elle , est une ardeur stérile,
Et mon esprit , Monsieur , n'a pu , quoiqu'il ait fait ,
Pour répondre à vos Vers , produire un seul couplet.

Je suis piquée au fonds plus que je ne puis dire.

LE BARON.

Une chanson n'est pas ce que mon cœur desire ,

COMEDIE. 13

Quelque ligne de Prose , un seul mot de douceur
Suffiroit pour me mettre au comble du bonheur.

LUCILE.

Par un méchant Billet , par de mauvaise Prose
Payer de jolis Vers ! la pitoyable chose !
Ah ! j'en rougis , Monsieur : je veux absolument
Me taire , ou par des Vers m'acquiter joliment.

LE BARON.

Mais on peut s'arranger. Je vous offre ma veine ,
Je m'écrirai pour vous. Vous n'aurez que la peine
De soucrire à l'ouvrage , & de le copier ,

LUCILE.

Ce que vous proposez , est neuf & singulier.
Mais vous iriez trop loin.

LE BARON.

Non , daignez me prescrire
Ce que vous souhaitez que je vous fasse dire ,
Je m'y renfermerai sans y rien ajouter.

LUCILE.

A ces conditions , je veux bien m'y prêter.
La réponse

LE BARON.

Comment , faut-il que je l'exprime ;

Dites

LUCILE.

Vous me ferez répondre avec estime ;
Et même tendrement

LE PLAGIAIRE;

LE BARON.

Tendrement !

LUCILE.

Monsieur , ouï.

Aux doutes d'un jeune homme amoureux & chéri.

LE BARON.

Et chéri ! quel bonheur !

LUCILE.

Dès long-tems je confesse

Que je desire avoir des vers de cette espèce.

LE BARON.

Vous serez satisfaite , & je suis trop heureux ,

L'amour , le tendre amour récompense mes feux.

C'est lui seul que j'implore , & je sens qu'il m'en-
flâme ,

Toute sa vive ardeur a passé dans mon ame.

Elle se livre entiere à des transports si doux ,

Et je vais mettre au jour des vers dignes de vous.

Mon esprit

LUCILE.

Profitez du beau feu qui l'inspire ,

Pour ne pas l'interrompre , adieu , je me retire.



SCENE

SCENE VIII.

LE BARON *seul.*

E Cris, mon cher Baron, écris toi, tendrement.
Les talens de l'Auteur, doivent servir l'Amant.

*Il s'assied près d'une table, rêve quelque tems,
puis il écrit & récite tout haut.*

Je veux... de mon secret, vous faire confidence,
Confidence... sur tout de la discrétion,
Mon estime... paroît... par cette confiance.

Il s'interrompt.

Il me faut à present une rime en ion.

Un jeune homme charmant... c'est moi, l'ex-
pression.

Est flatteuse, mon cher, & c'est un peu trop dire,
Ma Maîtresse le pense, elle peut donc l'écrire.

La modestie au fond, est la vertu d'un sot;
Et je ne dois plus être arrêté par ce mot.

Mais un Poète assis perd du feu qui l'anime,
Levons-nous, & marchons pour mieux saisir la
rime.

Poursuivons la rebelle, elle fuit vainement,



F

SCENE IX.

LE BARON, CORALINE.

LE BARON, *saisissant le bras
de Coraline.***P**our le coup je la tiens,

CORALINE.

Ah ! Monsieur, doucement !
Quel est donc le transport dont votre ame est émue,

LE BARON.

Vous êtes constamment l'objet de mes desirs,

Et votre rencontre imprévuë,

Me donne de certains plaisirs

Que je ne sens qu'à votre vuë.

Fort bien, je suis en verve.

CORALINE.

Il me dit des douceurs,

Ces Messieurs les François sont tous des cajoleurs.

LE BARON.

Oùï, des hommes, Monsieur, qui cherchent à me
plaire,

Vous êtes en secret, le seul que je préfère.

CORALINE.

Qui, moi ! je suis un homme, ah ! que je le vou-
drois !

COMEDIE.

43

LE BARON.

Je suis fille , & je dois m'observer de plus près.

CORALINE *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! l'aimable Brune ! Oh ! je crois qu'il com-
pose ,

Ou bien qu'il extravague : eh ! c'est la même chose.

LE BARON.

La décence est pour nous un tiran absolu ,

On doit la respecter autant que la vertu.

Tout au mieux. Soyez sage.

CORALINE.

Oh ! quoique je badine !

Je la suis fort , Monsieur.

LE BARON.

Qui parle ?

CORALINE.

Coraline.

LE BARON.

Ma charmante , c'est vous , dont j'adore les pas.

CORALINE.

Oùï , vous faites des Vers , & moi , des entrechats.

LE BARON.

De votre art & du miën , faisons un doux mélange.

CORALINE.

Excusez , malgré moi , Monsieur , je vous dérange.

Mais c'est ici la Sale où nous devons danser ,

F ij

LE PLAGIAIRE,
LE BARON.

Vous êtes du Balet.

CORALINE.

Oùi, l'on va commencer.

On s'accorde déjà pour jouier l'ouverture,
Et comme la première aujourd'hui j'y figure,
Que par un pas brillant, je dois me surpasser,
Je suis votre Servante, & cours le repasser.

Elle sort en lui faisant la révérence.

SCENE X.

LE BARON *seul.*

LA danse, par malheur, a mis la rime en fuite,
Au diable mille fois cette Fête maudite.
Voilà mon Apollon dérouté tout à fait.
Du Journal amoureux, je me rappelle un trait.
Qui pourra terminer l'embarras que j'éprouve,
Le célèbre Marot précisément s'y trouve
Dans la position, où je suis maintenant.
Ses Vers... adoptons-les dans ce besoin pressant.
C'est le plus court chemin, c'est le meilleur à suivre,
Je puis lire l'endroit, car j'ai sur moi le Livre.
Ah! ah! j'ai déjà pris plusieurs vers en détail.
Prenons-les tous en gros; j'abrège le travail.
Si ce vol se découvre... il est permis en France,

Et l'on n'y fait plus rien que par réminiscence.
Ce n'est pas notre faute. En Prose comme en Vers,
Tout est depuis long-tems écrit dans l'Univers.
Nous sommes malgré nous, échos les uns des au-

tres.

Messieurs, volez mes Vers, si je pille les vôtres.
Ne vous contraignez pas & faites comme moi.

SCENE XI.

LE BARON, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

Monsieur, je vous remets vos paroles.

LE BARON.

Pourquoi ?

Les desapprouvez-vous ?

M. DU BERCEAU.

Non, elles sont parfaites.

Mais Monsieur, avant vous un autre les a faites.
Et l'air depuis six mois a couru tout Paris.

LE BARON.

C'est le malheur du genre, & j'en suis peu surpris
Ce sont les mêmes mots que toujours on rassemble
Indispensablement il faut qu'on se ressemble.

LE PLAGIAIRE;

M. DU BERCEAU.

Par bonheur il me reste un air qu'on chantera;
 Le ramage, Monsieur, sur-tout y regnera.
 Il y rime à bocage, & convient à la fête.
 Demeurez, elle vaut la peine qu'on s'arrête.
 J'y vais faire à vos yeux danser tous les oiseaux.
 Par troupes vous verrez, sauter les étourneaux.
 Le Ramier figurer avec la Tourterelle.
 Vous verrez le Pluvier qui poursuit l'Hirondelle;
 Le Pàn s'étale seul, de lui-même amoureux;
 La Caille & le Perdreau forment un pas de deux.
 Le Serin y voltige autour de la Linote:
 Le fripon de Moineau survient & l'escamote.
 Le Faucon & l'Autour, fondent du haut des
 airs,

Sur ce Peuple qui fuit plus prompt que les éclairs;
 Une Faisanne reste, ils se livrent la guerre.
 Quand l'Aigle tout à coup l'arrache de leur ferre;
 S'applaudit avec elle, & l'élevant aux cieus,
 Il danse un tambourin, & dispaôit aux yeux.
 mais avec le Marquis la Comtesse s'avance.

A l'Orquestre.

Partez, Messieurs, partez, il est tems qu'on com-
 mence,

LE BARON.

Nous, faisons ce tems pour aller copier
 Les Vers en question, & pour les envoyer.

COMÉDIE.

47

Le plaisir de m'écrire au nom de ma Maîtresse ;
Est la fête pour moi la plus enchanteresse.

Il sort.

SCENE XII.

DIVERTISSEMENT *des Oiseaux.*

AIR. COMÉDIE

VOlez , oiseaux , volez de toutes parts ;

Rassemblez-vous dans ces bocages ;

Beaux Perroquets du jour , étalez vos regards ,

L'agrément singulier de vos nouveaux plumages ;

Modernes Rossignols , brillez par vos écarts ;

Étonnez l'univers de vos bruyans ramages ,

Volez , oiseaux , volez de toutes parts ;

Rassemblez-vous dans ces bocages ;



SCENE



 A C T E III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE,

Oui, Lisette, c'est toi que je viens d'appeler,
 Voi ma Nièce, & dis-lui que je veux lui parler.

Lisette sort.

 S C E N E II.
LA COMTESSE *seule.*

Non, le Baron n'est pas l'amant qu'elle préfère,
 Il se cacheroit mieux, s'il avoit sçu lui plaire,
 L'amant qu'on favorise est plus discret en tout.
 Pour le Marquis plutôt, je crois qu'elle a du goût.
 Rarement il lui parle, ils s'évitent sans cesse.
 Elle vient. Opposons l'artifice à l'adresse.
 Comme infailliblement elle me mentira,
 Je croirai l'opposé de ce qu'elle dira.

SCENE

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE.

Lucile, à vous parler, votre intérêt m'engage,
La raison vous conduit, & vous êtes dans l'âge,
Où, pour votre bonheur, vous devez faire un
choix.

Quand je me remarie, il est juste, & je dois
Assurer votre sort par un nœud convenable :
Il s'offre ici pour vous plus d'un parti sortable ;
Je laisse votre cœur le seul maître aujourd'hui,
Trop sûr que son choix sera digne de lui.

LUCILE.

Que vos clartés, Madame, & que votre sagesse,
Dans ce pas dangereux conduisent ma jeunesse ;
La livrer à son goût, ce seroit la trahir.
Vous devez prononcer, & je dois obéir.

LA COMTESSE.

Je vous prendrois au mot, si vous m'étiez moins
chère ;
Ouvrez-moi sans détour votre cœur la première,
Ma bonté veut sur lui régler votre union.
Consultez bien sur tout votre inclination.

G

LE PLAGIAIRE,
LUCILE.

Madame, uniquement je la borne à vous plaire.

LA COMTESSE.

Vous déguisez toujours : je serai plus sincère,
Sçachez dans votre cœur, que j'ai sçu pénétrer.

LUCILE *à part.*

C'est un piège. Gardons de lui rien déclarer.

LA COMTESSE.

Vous aimez en secret.

LUCILE.

Ma Tante, quelle idée !

LA COMTESSE.

Quand je vous parle ainsi, croiez qu'elle est fondée,
Votre reserve même & vos soins défians
Servent à l'affermir, Lucile, en ces instans.
Je vais, pour vous prouver que j'ai lu dans votre
ame,

Vous peindre d'un seul trait l'objet de votre flame.

LUCILE *à part.*

Auroit-elle en effet découvert mon Amant ?

LA COMTESSE.

J'ai surpris ce matin un Pigeon tout charmant,
Qui près de vous ici roucouloit en cachete
Son amoureux tourment : hem, Colombe discrète,
Votre cœur, par son ton n'est-il point attendri,
Et n'ai-je pas nommé votre oiseau favori ?

COMEDIE.

51

LUCILE *à part.*

Je respire à present.

LA COMTESSE.

Vous paroissez surprise.

LUCILE *à part.*

Ah ! par un faux aveu confirmons sa méprise.

LA COMTESSE.

Vous devez reconnoître à ces traits le Baron.

Vous êtes interdite , & confuse à ce nom.

LUCILE.

On le feroit à moins ; épargnez-moi , Madame.

LA COMTESSE.

J'approuve votre choix , bien loin que je le blame ,

Et lui-même avec vous , il brûle d'être uni :

L'aimez-vous en effet ? parlez donc , ma Nièce ?

LUCILE.

Oui,

LA COMTESSE *à part.*

Tu mens!

LUCILE *à part.*

Elle n'est pas ma Rivale. Son trouble

Me l'annonce trop bien , & ma joie en redouble.

LA COMTESSE.

Bon , ma fausse tristesse abuse ses esprits.

Je suis sûre à present qu'elle aime le Marquis.

LUCILE.

Madame , pardonnez si

G ij

LE PLAGIAIRE,
LA COMTESSE.

Je suis enchantée
Qu'en faveur du Baron votre ame soit portée.
J'ai craint que le Marquis ne fût votre vainqueur.
Puisqu'il faut l'avouer, il a touché mon cœur ;
Je puis présentement me déclarer sans crainte.

à part.

Sa douleur, à ces mots, perce à travers la feinte ;
Et doit me confirmer dans mon opinion.

à Lucile,

Adieu. Je vais presser notre double union.

Elle sort.

SCENE IV.

LUCILE *seule.*

Ciel ! diroit-elle vrai ? me serois-je déçué ?
Non, ma Tante plutôt se déguise à ma vue.
Elle a, de mon aveu, gémé secrètement,
Et j'en crois, de son cœur, le premier mouve-
ment ;
Mais si son artifice a trompé ma finesse.
Ecrivons au Marquis. Voilà l'instant qui presse.
Ses doutes, mes fraîcheurs, tout m'en fait une
loi.

Le voir, l'entretenir est un besoin pour moi.
 Je dois le consulter dans mon inquiétude,
 Et l'arracher lui-même à son incertitude.
 Notre intérêt commun mais que veut ce
 valet ?

SCENE V.

LUCILE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

M Adame, on m'a chargé de vous rendre en
 secret ce papier.

LUCILE.

Le Baron à propos me l'envoie.

ARLEQUIN.

Que dirai-je à Monsieur ?

LUCILE.

Attendez, que je voie.

Elle lit. Arlequin s'éloigne.

*Je vous envoie, ma Déesse, les vers où tout mon
 espoir est renfermé. J'en attens la copie de votre
 main, comme le sceau de mon bonheur.*

Je vous nomme sans que j'y pense.

Votre entretien me charme, & je crains votre
 absence.



LE PLAGIAIRE,

J'aime à causer tous vos désirs ;
 Et votre rencontre imprévue
 Me donne de certains plaisirs
 Que je ne sens qu'à votre vue.
 Vous m'avez seul appris l'usage des soupirs.
 Je songe à vous malgré moi-même.
 Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour.
 Si ce n'est pas là comme on aime,
 Apprenez-moi ce que c'est que l'amour.

à Arlequin après avoir lû.

L'ouvrage est justement tel que je le fouhaite.
 Assûrez le Baron que j'en suis satisfaite.

ARLEQUIN.

Je n'en suis pas surpris, car je l'ai corrigé,
 Arlequin autrement ne s'en fut pas chargé.

LUCILE.

Votre maître est discret. Il vous a lû sa Pièce ?

ARLEQUIN.

Il me consulte en tout. Souvent je le redresse.

LUCILE.

Dites-lui qu'au plutôt je vais la copier,
 Et que j'aurai grand soin après de l'envoyer.

Elle rentre.



SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

SEs vers vont pour le coup obtenir leur salaire.

Sans doute , il les aura par un autre émissaire.

Dans ma poche en voici qui font de ma façon.

Je les ai composés pour un minois fripon ,

Un joli petit nez qu'on nomme Coraline.

C'est ma compatriote , & de plus ma cousine.

Je suis impatient de les lui faire voir.

Mais je crois en ce lieu , je crois appercevoir
quelqu'un qui lui ressemble. Oh ! c'est une
bêvête.

SCENE VII.

ARLEQUIN, CORALINE.

CORALINE.

EN croirai-je mes yeux !

ARLEQUIN.

Ai-je donc la berlue ?

Non , c'est elle.

CORALINE.

C'est lui.

ARLEQUIN.

Coraline !

CORALINE.

Arlequin !

ARLEQUIN.

Eh ! bon jour , ma cousine !

CORALINE.

Eh ! bon jour mon cousin !

Ils s'embrassent.

ARLEQUIN.

Qui vous a donc conduite en cet Hôtel , ma chere ?

CORALINE.

C'est Monsieur du Berceau.

ARLEQUIN.

Mais , qu'y venez-vous faire ?

Parlez.

CORALINE.

Je suis venue y danser , & je pars.

ARLEQUIN.

Arrêtez. Un cousin mérite des égards.

J'ai fait des vers pour vous.

CORALINE.

Toi ? la chose est comique.

ARLEQUIN.

Je fers un bel esprit. Le mal se communique.

CORALINE.

COMEDIE.

CORALINE.

A propos de ton maître, il va se marier.

ARLEQUIN.

A qui donc ?

CORALINE.

A Lucile.

ARLEQUIN.

O ! bonheur singulier !

Il épousera donc la beauté qu'il adore ?

CORALINE.

On prépare la noce, & son valet l'ignore.

ARLEQUIN.

Il n'en sçait rien lui-même, & je vais le charmer.

Que je vous lise avant que de l'en infotmer.

CORALINE à part.

Scapin m'attend. Adieu.

a Arlequin.

Je pars en diligence.

ARLEQUIN.

D'entendre votre éloge, ayez la complaisance.

CORALINE.

En place un seul instant je ne sçaurois rester.

En courant, en sautant je pourrois l'écouter ;

En capriolant, toi, tu pourras me le lire.

ARLEQUIN.

Madame, j'aurai donc l'honneur de vous conduire.

Il lit en lui donnant la main.

H

58 LE PLAGIAIRE,
Qu'à Paris Coraline a fait d'heureux progrès !
Et que ses yeux bien vite ont sçu parler français.

CORALINE *s'arrêtant.*

Continuez mon cher. Ce début m'intéresse.

ARLEQUIN *continue.*

Dès qu'on la voit , son feu , sa gentillesse ,
Son enjouement excite un battement de main.
Tout le Public devient le Rival d'Arlequin ,
Et la Suivante éclipse la Maîtresse.

CORALINE.

Mon cousin , ces vers-là ne sont pas si mauvais.

ARLEQUIN.

La preuve qu'ils sont bons , c'est que je les ai
faits.

SCENE VIII.

CORALINE , ARLEQUIN , SCAPIN.

SCAPIN *à Coraline.*

Que fais-tu si long tems ? je me lasse d'at-
tendre.

CORALINE.

Ah ! juste ciel ! Scapin vient ici nous surprendre !

ARLEQUIN.

J'ai vû quelqu'autre part , j'ai vû ce grand co-
quin.

C O M E D I E. 59

SCAPIN.

A qui parlés-tu là ? dis ?

CORALINE.

C'est à mon cousin.

ARLEQUIN.

Quel est cet animal :

CORALINE.

C'est mon frere.

ARLEQUIN.

Qu'entens-je ?

CORALINE.

Il ne respecte rien dans son humeur étrange.

ARLEQUIN.

Vous n'aviez point de frere , & je suis étonné.

Depuis quand , dites-moi , vous l'êtes-vous donné ?

CORALINE.

Il l'est depuis huit jours.

SCAPIN.

Quel est donc ce colloque ?

Laisse-là ton parent. Il m'a l'air équivoque.

ARLEQUIN à Scapin.

Votre nom ?

SCAPIN.

Est fameux. Je m'appelle Scapin.

ARLEQUIN.

Le mien l'est encor plus ; je me nomme Arlequin.

Hij

LE PLAGIAIRE,
SCAPIN.

Arlequin ? le sot nom ! il me met en colere.

ARLEQUIN.

Et le tien me révolte.

CORALINE *à Arlequin.*

Adieu , pour suivre un frere ,

On quitte son cousin.

ARLEQUIN.

Je vais vous escorter.

SCAPIN.

Si vous venez , j'aurai l'honneur de vous frotter
Les oreilles , mon cher , comme j'ai fait à d'autres.

ARLEQUIN.

Et moi , j'aurai celui de vous couper les vôtres.
Mais j'apperçois mon maître , & je l'entends pe-
ter.

Madame , son abord m'oblige à vous quitter.

à Scapin.

Toi , rends dans ce moment grace à son arrivée.
Ma valeur sans cela . . . tu l'aurois éprouvée.

SCAPIN *lui donnant un soufflet.*

De la mienne , reçois ce gage en attendant.

ARLEQUIN.

Si j'avois le loisir , je t'en rendrois autant.

Scapin sort avec Coraline.

SCENE IX.

LE BARON, ARLEQUIN.

LE BARON.

TU t'amuses, maraut, quand je suis dans l'attente.

A-t-on reçu mes Vers ?

ARLEQUIN.

D'une façon charmante.

LE BARON.

Eh ! Lucile, di-moi les a-t-elle transcrits ?

ARLEQUIN.

Au plutôt de sa part ils vous seront remis ;

Car actuellement elle en fait la copie.

LE BARON.

Mon cher, que je t'embrasse.

ARLEQUIN.

Arrêtez, je vous prie ;

Si je vous apprens tout, vous allez m'étouffer.

LE BARON.

En cet instant flatteur, puis je trop triompher ?

Je vais, je vais donc voir ce caractère aimable ;

Et baiser chaque trait de sa main adorable ;

Mes Vers en recevront un prix qu'ils n'avoient

pas.

LE PLAGIAIRE;
ARLEQUIN.

Vous, qui de nos talens, faites si peu de cas,
Apprenez, ignorans, à respecter la rime,
Jugez par nos succès ce qu'on lui doit d'estime.

LE BARON.

Je lui dois un bonheur qui passe mon espoir,
Ce trait la justifie & prouve son pouvoir.
Qu'aujourd'hui mon exemple, Auteurs, vous en-
courage,

Au sexe connoisseur, consacrez votre hommage,
Il lit, il accrédite, il chérit vos écrits,
Et ses tendres faveurs en deviennent le prix.

ARLEQUIN.

Monsieur, de tout côté le sort vous favorise.
C'est peu que de vos Vers, Lucile soit éprise;
Sa Tante vous l'accorde. Oui, rien n'est plus cer-
tain,

Je veux, si je vous mens, je veux être un coquin.
Vous allez, qui plus est, l'épouser ce soir-même.

LE BARON.

Quoi! je posséderois ce soir l'objet que j'aime?
J'en mourrois de plaisir. Mais de qui le sçais-tu?

ARLEQUIN.

On travaille aux apprêts. Coraline l'a vu.



SCENE X.

LE BARON, LE MARQUIS.

Arlequin sort.

LE MARQUIS.

JE te cherche, Baron, & je suis dans l'ivresse,
Ecoute.

LE BARON.

Je ne puis, un autre soin me presse.

LE MARQUIS.

J'implore ton secours, tu peux seul me servir;
Et tu dois sur le champ me faire ce plaisir.
Ce sont des Vers pour moi qu'il faut que tu com-
poses.

LE BARON.

Des Vers! si donc, Marquis, qu'est-ce que tu
proposes?

LE MARQUIS.

Je t'en prie.

LE BARON.

Ah! la rime est un art roturier,
Qu'un homme comme moi doit rougir d'employer.

LE MARQUIS.

Les Vers sont à présent un don que je révère,

64 LE PLAGIAIRE ;
LE BARON.

On respecte un talent , qui devient nécessaire.

LE MARQUIS.

Fais trêve , cher Baron , à ton ressentiment ;

Je demande ces Vers pour un objet charmant ,

C'est un devoir pour moi , j'ai besoin de ton aide.

LE BARON.

La Comtesse est sans doute...

LE MARQUIS.

Ami , je te la cede ,

J'en aime une autre.

LE BARON.

Puis-je apprendre qui c'est ?

LE MARQUIS.

Non.

Il ne m'est pas permis de te dire son nom.

Pour de justes raisons j'en dois faire un mystere.

La seule confidence ici que je puis faire ,

Est que ce bel objet qui craint d'être nommé

M'aime secrettement autant qu'il est aimé :

Je viens d'en recevoir la preuve convainquante

Dans ces Vers amoureux dont le stile m'enchaute.

Sur le doute pressant que j'en avois marqué ,

Son cœur , son tendre cœur s'est enfin expliqué ;

Ce billet me surprend presqu'autant qu'il me flatte.

LE BARON.

Tu lui peux en réponse écrire une Sonate.

LE

COMÉDIE.

LE MARQUIS.

Oh ! ne plaisante pas , Baron à cet égard ;
 Un écrit si galant veut des vers de ma part ;
 C'est la cause , entre-nous , de ma peine secrète ;
 Je suis fidèle Amant , mais fort mauvais Poëte ,
 Voilà ce qui m'oblige à recourir à toi ;
 Pour te déterminer à travailler pour moi ;
 Je vais te lire , ami , les vers de ma Maîtresse ;
 C'est l'ouvrage tout pur de la délicatesse ,
 Et pour le bien sentir , il faut avoir aimé :
 Ecoute , tu vas être & surpris & charmé.

Il lit.

Je vous nomme sans que j'y pense ,
 Votre entretien me charme , & je crains votre
 absence.

J'aime à causer tous vos desirs

LE BARON.

Ai-je bien entendu ? je suis d'une surprise . . .

LE MARQUIS.

Elle sera plus grande , attens , que je te lise.

Il reprend.

J'aime à causer tous vos desirs.
 Et votre rencontre imprévuë
 Me donne de certains plaisirs ;
 Que je ne sens qu'à votre vûë.
 Vous m'avez seul appris l'usage des soupirs.

I

LE PLAGIAIRE ;
LE BARON.

Oh ! ce font eux.

LE MARQUIS *pour suit.*

Je songe à vous malgré moi-même ,
Je crois vous voir la nuit , je vous cherche le jour ,
Si ce n'est pas là comme on aime ,
Apprenez-moi ce que c'est quel'amour.

LE BARON.

Qui croiroit , juste ciel ! qu'une jeune personne
Peut porter à ce point . . .

LE MARQUIS.

Oh ! tant d'esprit t'étonne ;
N'est-il pas vrai , Baron , qu'un talent si parfait
Est rare en une fille ?

LE BARON.

Oui , très-rare en effet ;
Mais j'en veux par mes yeux voir la preuve bien
claire.

Il arrache le papier des mains du Marquis.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc que tu fais ?

LE BARON.

C'est là son caractère ;
Je reconnois sa main. Ah ! le tour est sanglant !
Peut-on jouer un homme aussi cruellement ?

LE MARQUIS.

Quel tour ? est-ce l'effet d'un transport poétique ?

COMEDIE,
LE BARON.

67

J'étouffe.

LE MARQUIS.

Explique-toi.

LE BARON.

L'avanture est unique.

Je ne puis concevoir, ni diriger ce trait.

C'est moi qui suis l'Auteur de l'aveu qu'on lui fait ;

Quand je crois sottement travailler pour moi-même.

Perfide !

LE MARQUIS.

Toi, l'Auteur ! de quoi ? de ce Poëme ?

LE BARON.

Je m'écris en son nom. Elle me l'a permis ;

Et c'est pour envoyer mon ouvrage au Marquis.

LE MARQUIS.

Quoi ? ton cerveau pour moi s'est donné la torture ?

Il a produit les vers dont j'ai fait la lecture ,

Mais rien n'est plus charmant, mais rien n'est plus

poli.

Voilà ce qui s'appelle un service d'ami ,

Mon cher, éclaircis-moi ce surprenant mystère ;

LE BARON.

Ah ! je t'en ai trop dit, & ma juste colère . . .

LE MARQUIS.

Voilà ces Dames. Paix. Elles viennent à nous,

LE BARON.

Je sens à son aspect redoubler mon courroux.

Iij

LE PLAGIAIRE

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE BARON, LA COMTESSE,
LUCILE.

LA COMTESSE.

M Effieurs, je viens tenir a tous deux ma promesse.

Votre hommage, Baron, a seu plaire à ma Nièce.
Elle m'a fait l'aveu de ses vrais sentimens,

Et j'unis votre sort au sien dans ces momens.

Mon estime pour vous n'a plus rien qui l'arrête.

Ma main fera, Marquis, le prix de votre Fête.

Que vois-je? A ce discours vous reculez tous trois?

On diroit que vos cœurs répugnent à ce choix.

LE BARON *bas à Lucile.*

Votre esprit m'a joié d'une façon cruelle

Et pour rendre aujour'd'hui ma vengeance éternelle,

Perfidé, je vous vais épouser à l'instant.

LUCILE *à part.*

Juste ciel! j'en frémis, quel supplice effraiant!

LA COMTESSE.

Vous soupirez ma Nièce, & votre Amant murmure,

D'un caprice pareil, que faut-il que j'augure.

Mais le Marquis lui-même est consterné comme eux.

Leur silence me lasse, & pour former ces nœuds,

Lucile, approchez-vous, il est tems de conclure.

LUCILE.

Je me jette à vos piés, ma Tante, & vous conjure

De ne pas achever un nœud mal assorti.

COMEDIE. 69

LA COMTESSE.

Je vous donne l'époux que vous avez choisi.

LUCILE.

Non, un autre est l'objet de ma secrète flâme.

A ce sincere aveu, l'effroi force mon ame.

LA COMTESSE.

Comment! vous n'aimez pas en effet le Baron?

Ah! c'est donc le Marquis.

LUCILE.

Ah! Madame, pardon!

Avec lui dans ce jour vous allez être unie.

Par cet himen cruel je suis assez punie.

N'étendez pas plus loin votre rigueur sur moi.

LA COMTESSE.

Votre bouche est sincere, & j'en crois votre effroi.

C'est l'effort, où mon art a voulu vous contraindre.

J'ai dévoilé votre ame, & je cesse de feindre.

Vous outrez la réserve, & d'un si grand défaut,

J'ai voulu vous punir, ou corriger plutôt.

Ma Nièce, à l'avenir foyez moins défiante,

Vous avez mal jugé du cœur de votre Tante;

Et pour vous le prouver, je veux qu'un doux lien,

Vous unisse au Marquis, & j'y joins tout mon bien.

LUCILE.

Quelle bonté!

LA COMTESSE *au Baron & au*

Marquis.

Ce mot doit calmer vos allarmes.

Je ne suis point, Messieurs, éprise de vos charmes.

70 LE PLAGIAIRE ;

J'ai feins de l'être exprès pour éprouver son cœur ;
Et je borne mes vœux à faire son bonheur.

LE MARQUIS.

Vous comblez tous les miens par ce bienfait ,
Madame.

LUCILE.

Comment le reconnoître ?

LA COMTESSE.

Ah ! s'il change votre ame ;
J'en serai trop payée.

LUCILE.

Oùi , je vous le promets.
Vous ferez mon conseil , mon guide deormais.
Et vous m'ouvrez les yeux sur mon erreur extrême.
Qui n'a pour confident que son cœur en soi-même,
De son trop de réserve , est la duppe toujours ;
Et la sincérité sert mieux que les détours.

LE MARQUIS.

Mon chant a le dessus , & de ta Poësie ,
Je recueille le fruit , dont je te remercie ,

LUCILE.

Moi , j'ai pu disposer des vers que vous rimez.
Dans Villedieu , Monsieur , ils sont tous imprimez ,
Et la plaisanterie est le juste salaire ,
Que méritent les soins d'un Auteur Plagiaire ,

LE BARON.

Copiste selon vous , je puis à d'autres yeux
Paroître original , & vous fais mes adieux.

LA COMTESSE *au Baron.*

'Au Pigeon , pour le coup , la Colombe est ravie ;

LE BARON.

Certaine Tourterelle en secret mon amie ,
 Va m'en dédommager , & je cours la trouver ;
 L'Hymen est une cage ; heureux de s'en sauver .

Il sort.

SCENE XII. & DERNIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE,
 M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS.

DE Monsieur du Berceau que tout l'art se dé-
 ploye,

Qu'il célèbre ma gloire , & qu'il peigne ma joye.

M. DU BERCEAU.

Me voici prêt, Monsieur, vous ferez satisfait,

Pour ne laisser nul vuide, agréez qu'un Balet

Précède l'artifice.

LE MARQUIS.

Etant fait à la hâte ;

Sera-t-il bon, parlez ?

M. DU BERCEAU.

Oui, Monsieur, je m'en flatte ;

Je n'ai garde, vraiment, d'en donner de mauvais,

On n'accorde ce droit qu'à Messieurs les François.

Que des Artificiers la Troupe se signale,

Et que leurs entrechats remplissent l'intervale.

Favoris de Vulcain, secondez-moi, morbleu !

72 LE PLAGIAIRE, COMÉDIE.

Tonnons, lançons la foudre, & mettons tout en feu !
Forçons ici la nuit à nous prêter ses voiles ,
Faisons en plein midi , faisons voir des étoiles ,
Qu'une horrible Comette épouvanté les yeux ,
Non , défarmons mon bras à l'exemple des Dieux.
Que le calme & le jour succèdent au tonnerre ,
Que la charmante Iris les annonce à la terre ;
Que son arc soit nué des plus tendres couleurs ,
Et qu'il soit applaudi de tous les Spectateurs.

DIVERTISSEMENT

D'Artificiers & Artificieres.

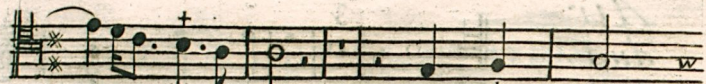
A I R.

Accourez , Cyclopes nouveaux ,
Faites briller vos feux , votre victoire est sûre.
Chaque talent a ses Heros.
Votre art devient rival de la peinture ,
Il offre aux yeux les plus brillans tableaux ,
Et son modèle est la nature.

Accourez , Cyclopes nouveaux ,
Faites briller vos feux , votre victoire est sûre.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier
une Comédie qui a pour titre : *Le Plagiaire* ,
& je crois que l'on peut en permettre l'Impression,
ce 5. Février 1746. CREBILLON.



a petit bruit. et pour vous.



l'Amour veil.....le, Paix, chut,



marchez à petit bruit à petit bruit à



petit bruit, marchez, marchez



à petit bruit. Dans le temple



du Mystère, c'est l'instant d'être intro-



= duit d'être introduit; Dans le



temple du Mys-tère c'est l'ins =



= tant d'être introduit Venez, ve =



= nez d'une ardeur sin-cere, venez ve =

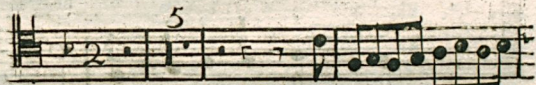


= nez recueillir le fruit,



Tendresa &c. au Commencement
jus qu'au mot fin.

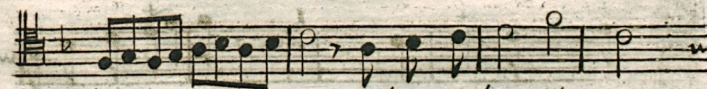
Air
du 2.^e
Acte.



Volez.....



..... volez volez oiseaux vo =



= lez volez volez oiseaux,



volez volez de toutes parts, rassemblez



vous dans ces bo-cages, Rassemblez



vous dans ces bo-cages volez.....



.....rassem-blez vous Rassemblez



vous dans ces bo-ca-ges;



Beaux perroquets du jour Etalez aux re-



= gards l'agrement singulier de vos nou-



= veaux plumages, Modernes rossi-



= gnols brillez..... par vos è =

= carts Etonnez l'univers de vos bruyants ra

= ma ge Eton-

= nez l'univers de vos bruyants rama =

ges, Volez..... jusqu'au mot fin.

Air du 3^e Acte, Accourez Cyclopes nou-

= veaux, Accourez..... faites briller vos

seux votre victoire est sû..... re, faites bril-

= ler vos feux votre victoi-re est





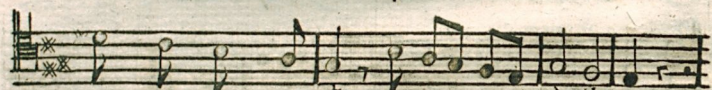
sûre, votre victoi..... re est sûre



Chaque talent à ses heros, vo =



= treart devient rival de la peintu-re, vo =



= treart devient rival de la pein-tu-re,



Il offre aux yeux le plus brillant tableau,



et son modele est la nature; accourez.....



... accourez, accourez..... accou =



= rez, accourez Cyclopes nouveaux, faites bril =



= ler vos feux, votre victoire est sûre,



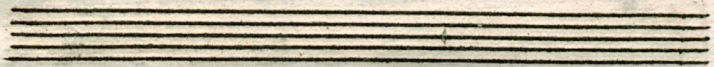
faites briller vos feux votre vic =



= toi



= reest sû re .



Musette .



8

Handwritten musical notation on a single staff, consisting of four lines of music. The notation includes treble clef, key signature of three sharps (F#, C#, G#), and a common time signature (C). The first line starts with a treble clef and a common time signature. The second line has a treble clef and a common time signature. The third line has a treble clef and a common time signature. The fourth line has a treble clef and a common time signature. The notation includes various note values, rests, and ornaments. There are several '+' signs above notes, indicating ornaments. There are also '3' and '7' markings above notes, indicating triplets and septuplets. The piece ends with a double bar line and a 'w' marking.

Da Capo



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France, & de Navarre : A nos Amez & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ;
SALUT. Notre bien-ami JACQUES CLOUSIER, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Le Plagiaire puni, Comédie*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril mil sept cent vingt-cinq ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, le tout à peine de

nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la copie des Présentés qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande. & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le dix-septième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quarante-fix, & de notre Regne le trente-unième, Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 540. Fol. 473 conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 28. Février 1723. A Paris le 18. Février 1746.

VINCENT, Syndic.

AB: 105599



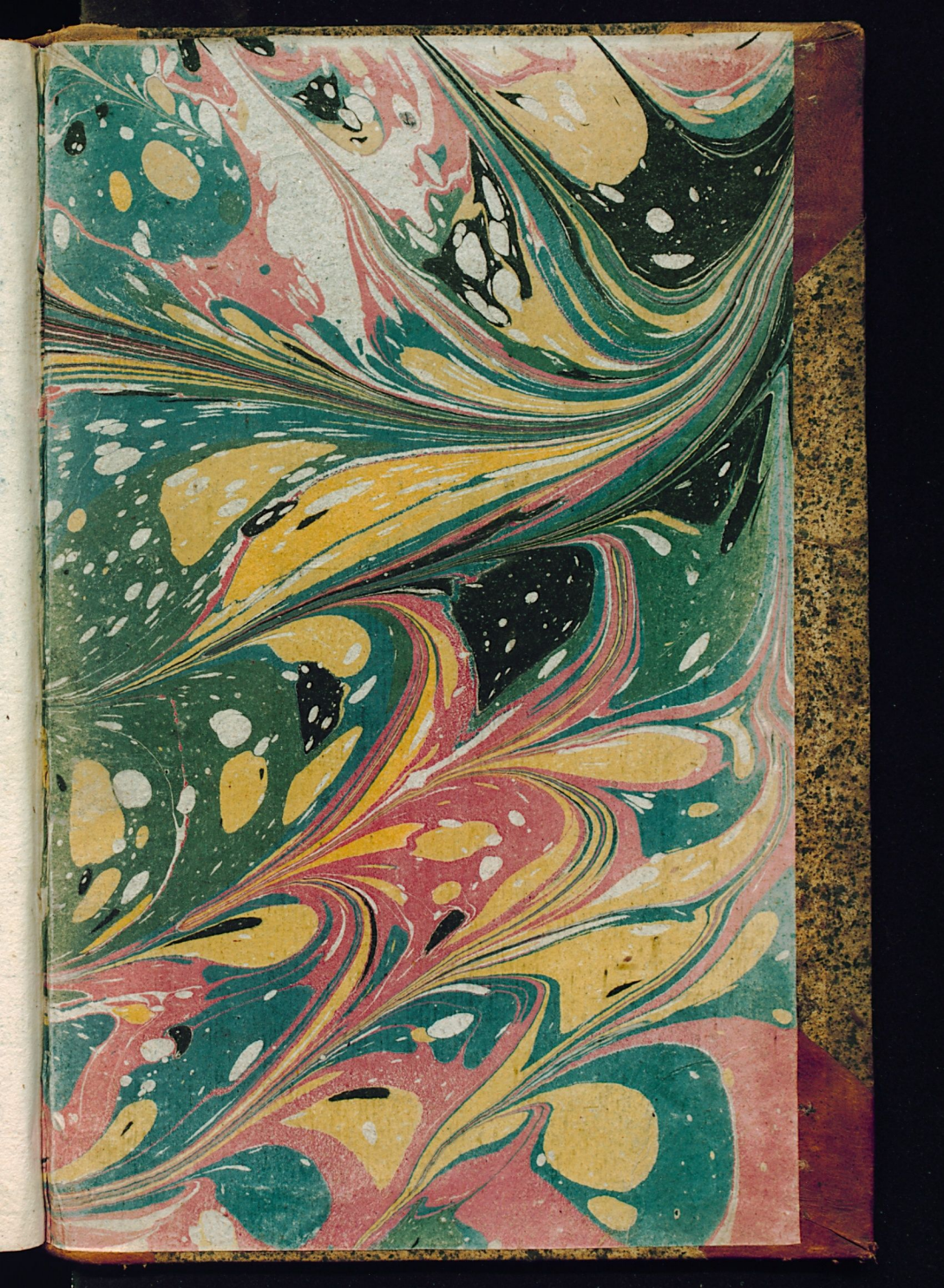
105 599

5

DL 2667^l

X2577086







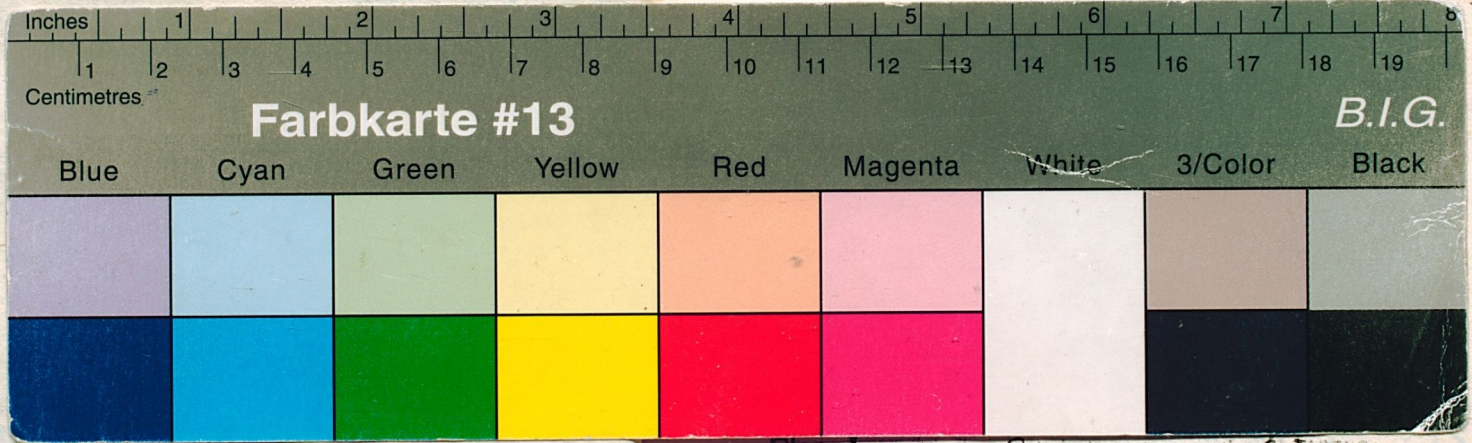
100
501

LE PLAGIAIRE,
C O M E D I E

En Vers, & en trois Actes,

De Monsieur DE BOISSY,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, le premier Février



Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques,
à l'Écu de France.

M D C C X L V I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

